

1979

1^{er} janvier

Ce matin, il me semblait que je reprenais goût à la lecture – *Le Nain jaune*, dont je reparlerai – après une décade de semi-impotence, puis de torpeur due à l'absorption de trop de morphine. Le congé de Noël m'avait jeté dans un train, seul, prêt à affronter les festivités communales. J'admirais le décor sans cesse renouvelé d'une ligne que je connais pourtant par cœur. On entrait dans le jour... J'avais passé Amiens, ses rues mouillées qu'ondoyaient de lumières les reflets des magasins chamarrés de néons, puis percé des bosquets sombres, noirs même, au fond desquels s'éclairait un ciel, à la frange de nuées gorgées de pluie. Dans les sous-bois, les flaques obscures avaient des reflets blancs ; flaques et ornières jouaient un pareil jeu. À un moment, la ligne de bois s'interrompit, et parut un vaste étang, très gris, et au-dessus, sphérique et reine en son pan de ciel bleu, la lune... Oui, je me réjouissais de ce congé.

Pourquoi suis-je monté, comme tout être civilisé, sur mes deux pieds, et pourquoi ai-je jugé bon de redescendre sur le dos, quatre ou cinq chaises me voltigeant par-dessus ? Bref, une déchirure musculaire d'excellente qualité. Le corps se détraque merveilleusement. Soudain, lacer ses

souliers, ramasser une feuille de papier, tenter de s'asseoir dans une baignoire deviennent des actes d'héroïsme. Dormir vous tue.

L'étrange est que j'avais envie de parler de mon corps depuis quelque temps. La fatigue me prend au soir, alors que je résistais bien il y a trois ou quatre ans ; une course – que je continue d'adorer – m'essoufle à moins d'un kilomètre ; j'urine à tout bout de champ ; surtout, je paye la moindre imprudence, qui me faisait sourire, sourire. Me faudra-t-il désormais veiller où je pose le pied, ou me méfier du vent et de la pluie ?

...À cette déchirure s'est ajoutée la torpeur, si bien que je n'ai plus su que tourner en rond, lentement, et me sentir estourbi au bout d'une page de lecture. Surtout depuis que les cérémonies de fin d'année m'ont ôté tout aiguillon. Car alors, j'aimais à faire le beau douloureux, à frapper de mots rudes les allocutions d'usage¹ : « ...Le pouvoir, c'est aussi être soi-même tout en respectant les autres. Je ne me sens pas de la race qui se dilue dans les mesquineries : quatre siècles de résistance à l'intolérance ont fait du protestant que je suis un homme assoiffé de langage direct. Quand je ne suis pas d'accord avec quelqu'un, je provoque le débat immédiat et j'aime ceux qui, amis ou adversaires, m'y soumettent. Je les respecte... Le pouvoir n'est pas une sinécure, et l'on y est plus facilement écorché qu'encensé. La première joie, malgré tout, est d'espérer qu'on n'est pas totalement inutile ; la seconde, en suivant le programme pour lequel on s'est engagé, est de se mettre peu à peu en accord avec sa conscience. Plus soucieux de faire son devoir que de plaire, plus attentif aux intérêts de sa ville qu'on ne le croit, qu'on ne le dit, qu'on ne le murmure... » Était-ce le *Mazarin* de la télévision qui m'avait dicté certaines lignes ? Ce Mazarin que j'avais toujours peu aimé, quoique conscient de son talent.

5 janvier

Nous grelottons, toute l'Europe grelotte. À Cayeux, où je suis demeuré, c'est la débandade : on n'atteint plus les communes voisines, la route d'Abbeville est coupée, la descente vers Paris impossible. Un blizzard épouvantable transforme les ornières en congères. Puis... on le dit... les loups hurlent en Suède, et la grippe russe est à nos portes. La soupe ne gèle point encore dans les assiettes de l'Élysée comme elle gelait en 1709 à Versailles. Mais on y va !

1. Les vœux du Conseil Municipal (NDA).

Christine B. a trouvé un sûr moyen de chauffage : l'amour, si bien que, bloquée à Cayeux, elle s'en porte bien, et mieux que cela. Quant à Bataille, à qui j'ai téléphoné ce matin, cela tombe bien : il écrit !

Envoyé hier à Irène de Saint-Christol un fragment de ce journal. Ma foi, je prends plaisir à cet exercice...

La solitude est, ou bien la source d'un parfait dialogue avec soi-même, ou bien la pire chape d'ennui. Souffrir des conversations me tape sur le système, souvent, et cependant des présences me manquent. Ceux qui n'écrivent, ni ne lisent, comment supportent-ils d'être seuls ?

...Finalement, j'ai bien aimé *Le Nain jaune*. Ça aurait pu être la tentative de réhabilitation d'un Vichyste, quelque plaidoyer fielleux et un peu lâche : non point. C'est, par toutes les facettes, et dans un désordre qui déroute et charme à la fois, un portrait tendre et plein d'humour. Même si, à l'occasion, Pascal Jardin n'est pas mécontent de signaler que tel ministre actuel fut le débiteur, voire le sous-fifre de son diplomate de père, il n'abuse pas. Son affection, il la motive par des traits tout intimes : le culte de la fantaisie, mais une fantaisie à mille pieds au-dessus du vulgaire, le culte du caprice, mais un caprice qui finit par devenir énormément rabelaisien, le culte de la plaisanterie, mais une plaisanterie qui sent sa classe jusque dans les lieux d'aisance d'une hôte richissime, une connivence enfin qui crée des liens inaltérables. Car, ensemble, *Le Nain jaune* et Pascal ont fait des coups : voilà le secret de ce qui les unit. Pascal Jardin écrit admirablement, et l'on finit par se dire que cet homme de cinéma n'a jamais été fait que pour écrire. Je retiens au moins ceci : « On écrit avec la plume que l'on a, tantôt celle de l'automne, tantôt celle du printemps ». Et, parmi tant d'exemples, de déclarer : « Pagnol comme une Provence qui aurait fait l'amour avec le petit Mozart ». Encore une formule très juste : « Quand il y a vraie famille, une mère, c'est l'histoire de notre vie, un père, c'est l'histoire de notre esprit ». J'ai gardé cette perle pour la fin : « En littérature, le mot a ceci de particulier, qu'il est la brique, le ciment, le maçon et aussi l'architecte. L'écriture est un véhicule tout terrain, et le langage un transport en commun dont il n'est jamais sûr qu'il arrive à bon port ».

...Lu aussi *Comme deux troubadours* : « Claude Tricotel y suit scrupuleusement, presque jour après jour, lettre après lettre, ce que lui-même sous-titre l'histoire d'une amitié, celle qui unit Flaubert et George Sand. Une amitié des plus platoniques entre deux êtres aussi dissemblables qu'il se peut ; lui, pessimiste sur la nature humaine, écrivant avec un mal infini, supportant difficilement le rythme fou de Nohant sitôt qu'il y demeure quelques jours, vivant hors la chair, et perpétuellement en souci d'argent ;

elle, généreuse et ne doutant de la nature humaine qu'aux jours sombres de la Commune, ce qui lui fait différer l'heure du socialisme mais point son inéluctabilité, écrivant en vache à lait – selon le méchant Sainte-Beuve – roman sur roman, pièce sur pièce, un échec la troublant à peine, régnant à Nohant sur une famille de marionnetistes, de petits-enfants, d'amis de passage ou de paysans affectueux, qu'elle ne délaisse certains moments que pour aller se baigner dans la rivière jusque dans son grand âge. Et pourtant, entre Croisset et Nohant, le courant d'affection passe : on se voit peu, on s'écrit souvent, on guette la moindre tribulation de l'autre, on rit de ses joies et on pleure de ses peines. Les rencontres se font à Paris, parmi des amis communs – les Goncourt, Théophile Gauthier, Tourgueniev – ou au soir des premières théâtrales... J'ai appris des foules de choses.

...Dieu, qui a choisi les choses folles du monde pour convaincre les vraies, nous aura gratifié de quelques folies en 78 : trois papes, dont un polonais, une Chine réconciliée avec l'Occident, buvant du coca-cola et dansant sur des rythmes éhontés, cependant que des cantiques de Noël rejailissent dans la Sainte-Nuit des postes de télévision du Céleste Empire, Bégin et Sadate jouant au chat et à la souris, que sais-je encore ! J'oubliais : on vient d'apprendre que Vénus n'est pas du tout ce que l'on croyait. Mais lorsqu'on porte un nom pareil, tout peut arriver !

10 janvier, Villemomble

De Madame de Bonstetten : « ...Le petit conte (*Joachim et le Dauphin*) est charmant et m'a tout spécialement intéressée, car, imaginez-vous que je connais très bien Gemappe. C'est là que je vais en séjour, chez une amie d'enfance, Mme Sohler-Brunard. Elle possède le château de Thy qui est à trois ou quatre kilomètres de là et c'est à Gemappe que nous faisons toutes nos commissions... Je vais lui envoyer ce conte ». Charmante baronne, assistant avec un calme suisse au coup d'état de Catherine Gide, qui vient de rendre nécessaire la démission de Claude Martin, président de notre Association des Amis d'André Gide !

Parlons des coups d'état ! Martial Daire, maire et conseiller général des Pavillons-sous-Bois, fait ses valises, chassé par la cotterie que mène le très médiocre Jean E. À dire vrai, Daire n'avait pas été très brave en lâchant Bernard D. lors de la dernière campagne, et d'autres, qui trahissent en ce moment le pauvre Daire pour un plat de lentilles pourraient bien en éprouver bientôt quelque indigestion. Je me persuade ainsi de la fragilité de tout pouvoir politique !

En outre, le jeu en vaut-il la chandelle ? Quelques jours, éloigné de Cayeux, me font le plus grand bien : je m'intéresse enfin à des choses sérieuses ! Peinture, visites, écriture, ah ! que c'est doux...

...À la manière de Pierre Dac : « Mieux vaut être le prisonnier d'une bande Velpeau que d'une bande de cannibales ». J'ai raté ma vocation.

14 janvier

E. me répète une question qu'on lui a posée vendredi : « Es-tu ainsi que tu imaginais que tu deviendrais ? »... Non. Lorsque j'imaginai mes dix-sept ans, je les voyais plus futiles, je me voyais encore adolescente, presque gamine, tandis qu'aujourd'hui... je me sens presque femme et presque petite fille... et je suis bien, heureuse et confiante... je voudrais rendre aussi heureux que je le suis l'homme qui est aujourd'hui cause de la plupart de mes joies... Je souhaite qu'il le soit, j'espère qu'il l'est... » Elle est sacrément amoureuse !

Rien de Jean-Marc. Il est des peines qui sont de fulgurants coups d'épée, ça vous perce là, ça vous déchire là ; d'autres dont on croit qu'elles seront légères, et qui s'installent pour durer. La peine horizontale vaut sa sœur, la verticale.

...Voici le temps, mon cœur, des sexes somnambules...

18 janvier

Comme quoi rien ne me fut permis ce jour-là : la poisse du matin au soir !

20 janvier

Je viens de relire une lettre émouvante de Cora Mosimann : « ...En 1927, lorsque nous étions [à Paris], votre chère maman est venue me voir avec un beau petit garçon tout blond, tout bouclé... Comme ce passé est lointain, et comme la vie a passé vite... » En bonne Suisse, comme elle me commande un livre, elle ajoute à sa lettre un ticket de métro, car... elle n'a pas de timbres ! Cora, c'est la mère de Samy, mon Sam de *La Course*...

...On a comme cela des bouts de poème qu'on aimerait écrire et dont on ne sait encore quoi faire. Par exemple, une quinzaine durant, j'ai balancé entre deux formulations : celle-ci,

Il pleut de l'or à poignées de hauts peupliers d'octobre

Et celle-là,

Cœurs d'or Cœurs d'or
Il en pleut tant et plus des peupliers d'octobre
Et quoi de plus Crésus
Que ces poignées de cœurs et tous ces frissons d'or

[Je n'irai pas plus loin, je le crains ! Au moins pour ce soir !]

11 février

Rien n'est plus poignant que les premières mesures de la dixième *Danse Hongroise* de Brahms. Outre qu'elle me rappelle celui qui l'aimait tant, Michel Garnier, je ne puis m'empêcher de rêver à ces plaines herbeuses d'Europe Centrale. Et à un repas que je pris à Moscou en compagnie d'amis magyars.

Lettre à F. G. : « ...On n'aime que ce qu'on a conquis de haute lutte ; un enfant confronté à des obstacles n'est pas forcément un malheureux. Je crains que notre société ne fabrique de petits châtrés bercés dans le coton de la passivité...

Autre passage : « ...Je vais par monts et pas vaux, avec, quand même, les aurores pour lire, écrire, rêver, visiter mon propre cœur et, ô merveille et douleur, le voir encore palpiter. Quant au corps, ah ! qu'il me brûle... »

À force de jeter ici ou là des notes sur des paysages observés depuis mon train bi-hebdomadaire, je redoute de me répéter. Pourtant, je revois la fuite brillante des voies innombrables de Longueau, enneigées, que prenait dans son faisceau ocre de sodium un lampadaire éclairant une courbe, ou, également admirables, des « courses » gelées, étrangement survolées d'un épais brouillard.

Pas plus que Jean-Paul II, je ne résiste à l'hilarité que provoque en moi un numéro de clowns. C'est le tendre mêlé au grotesque qui m'émeut.

De C. B. : « Je traîne depuis 5h30 du matin dans les salles d'attente de la gare d'Amiens. Ma visite d'Amiens by-night, en compagnie du serveur du bar « Dominique », hier... Pas infidèle pour autant à mon « chevalier servant », selon le dire de Madame B. ma nuit ne fut qu'une longue déambulation dans les rues d'Amiens, où j'ai eu la preuve de ce que je savais déjà : les gens qui plaisantent sans cesse sont souvent infiniment tristes. Pendant les trois-quarts de la nuit, nous errâmes, parlant de tout et de

rien, de nos rêves et de nos illusions, de toutes ces choses que l'on ne peut dire qu'à un étranger... qui vous ressemble un peu.

Je regarde se lever le jour, dans une demi-heure je prends le train... Amiens s'est couvert de monde, de bus... À Escarbotin, un homme² vient de reprendre son travail, un homme que j'aime et qui m'aime ; à Amiens, un homme qui ne vit que pour et par un grand-père espagnol, et n'a que le rêve de devenir clown, dort, avant de reprendre le service quotidien dans un café picard. Que la vie est étrange ! »

La marche des affaires municipales : tout y est, et les hommes plus que les choses, difficile. Quoique me gagnent, simultanément, l'assurance et le détachement, je m'observe quelquefois. Tel soir, c'étaient d'infinis tourments, un faisceau d'impasses. Cependant, en fin de soirée, il me vint comme un apaisement, comme un sentiment d'espoir. Je ne sus jamais pourquoi.

L'Iran s'avancait, puissance impériale se hissant à la hauteur des prétendus Grands. Ailleurs, à Neauphle-le-Château, une espèce de marabout ancestral, tout barbe et turban, qu'on disait ayatollah, prêchait dans le désert, vilipendait l'alcool, le tabac, la luxure, et plus que tout, le Roi des Rois. Le Lion et le moucheron à la mode islamique. Eh bien, le destin s'est fort égayé : on a vu partir le Shah vers l'exil doré du Maroc, un Premier ministre transitoire tenter d'endiguer le flot populaire, le fameux ayatollah remettre à trois, quatre fois son voyage-retour, s'y résoudre et partir parmi un escadron volant de fidèles et de journalistes, plein une Caravelle. Bientôt, il y eut autant de premiers ministres que de Testaments : l'ancien, et le nouveau. L'armée tirait sur l'armée. Il manquait une fin racinienne : l'ancien s'est suicidé !

Puisque j'en suis à ces vastes mouvements désordonnés qui surprennent les plus lucides, comment ne pas s'éberluer de la résurrection du prince Norodom Sihanouk. Élevé à la française, transformé en Roi d'opérette d'un Cambodge inféodé, avec des femmes à gogo et un titre ubuesque de correspondant du Canard enchaîné ; puis, ayant abdiqué, se mettant à gouverner sérieusement comme un politicien occidental. Ce n'est pas tout, ce n'est pas tout ! Un beau jour, pendant qu'il fait la tournée des capitales européennes, une clique le déboulonne sous l'œil appro-

2. Son fameux « futur », déménagé à Caen (NDA).

bateur des États-Unis. Bon, il se réfugie en Chine, fait de là alliance avec la Résistance communiste, qui, venue du Viet-Nam, autant que de l'intérieur, prend le pouvoir, liquide un tiers des Cambodgiens et fiche tout le monde à la campagne, y compris le prince qui l'a rejointe. Silence de deux ans. Norodom porte le col à la Mao, et ne communique plus avec le monde extérieur. Ce n'est pas tout ! Ce n'est pas tout ! Un autre jour, les Vietnamiens, accourant au secours d'autres résistants, bousculent le pouvoir dépoussiérant qui tenait le haut du pavé de Phnom-Pen l'inhabitée. Les vaincus exhument Norodom, le précipitent vers l'ONU pour clamer leur virginité outragée. Que d'avatars. Là-bas, à New York, on écoute le Prince, un maître du spectacle qui, son trapèze au repos, s'offre une dépression spectaculaire qui le jette dans une clinique américaine. Depuis : rien. Quel romancier inventa jamais un tel scénario ? C'est lui qu'on colerait en clinique.

L'autre soir, ici, des Boliviens, superbement indiens, nous ont régales. D'instruments à cordes ou de bambou, de voix rieuses ou nostalgiques que rythmait quelquefois une grappe de sabots de chevreaux. Leurs accents étaient purs, et j'avais honte de ma civilisation.

16 février

C'est toujours après de telles phrases que le soleil se lève.

Trois rêves récents. Alors que je ne rêvais plus guère. Le premier : je me trouve en prison, le motif ne me revenant pas, quoiqu'il me semble être assez mince. Seul, je découvre dans la cellule nue le drame de ne pouvoir lire, ni écrire surtout. Alors, et voici l'incohérence, je me retrouve dans la salle de bains de l'appartement de la rue Bridaine³, qui me servait de chambre et son armoire de lieu provisoire de rangement. Je cherche de quoi écrire : second rêve : je chasse avec perte et fracas Rhoda, l'aubergiste de Cayeux, qui s'oppose à un jumelage avec l'Allemagne ; ensuite, je me rends compte du risque électoral que cela me fait courir, et j'en suis bouleversé. Dernier rêve, le plus récent, le moins limpide : je lutte avec un chat qui me laboure sans trop me causer de souffrance, mais dont je redoute les progrès ; étrangement, ce sont les griffes des pattes arrière qui m'enserrent les jambes. Je me débats infiniment, et indéfiniment.

3. OÙ, enfant, puis adolescent, j'ai habité (NDA).

25 février

Il y a, selon les Hindous, quatre saisons dans la vie. La première pour la découverte et l'étude du monde. La seconde pour fonder un foyer. La troisième, où l'on se donne le temps – et le recul – de la réflexion. La quatrième où, renonçant aux biens, on doit devenir, avant de mourir, un voyageur sans bagage.

Un article me frappe beaucoup, m'enseigne que la guerre est une invention récente. Les causes qui ont fait naître la guerre n'existaient pas durant la Préhistoire. L'homme d'il y a quarante mille ans, plus robuste que nous – la sélection naturelle ayant accompli son œuvre – réservait sa force à résister à un environnement hostile. Puis, il y a quinze mille ans, la population de notre pays n'excédait pas cinquante mille êtres, et nulle propriété n'était à défendre. La guerre apparaît lorsque, se sédentarisant, l'homme possède, conserve, économise... convoite. De la sorte, on découvre les premiers squelettes transpercés. C'est du passage de l'état de chasseur à l'état d'agriculteur que naquit la guerre. Le progrès l'avait engendrée ; apparemment, le progrès continue !

Marguerite et ses souvenirs : « ...Noël, Pâques, les grandes vacances étaient les seules étapes (de l'année scolaire). On travaillait même le premier mai ! Quel écart ! Sur les trois-cent soixante cinq jours de l'année la plus grande partie est réservée aux congés... S'en porte-t-on mieux ? Ma chère tante Juliette, employée aux chemins de fer de l'État, avait quinze jours de vacances par an. Elle était infirme, mais elle a pu faire face à son travail jusqu'à la retraite... » Comment comprendrait-elle ce monde autre, où elle survit, mais ne vit point.

Le *Philippe le Bel* de Jean Favier a mieux éclairé en moi un personnage que rien ne m'a jamais incité à aimer. Étrange, ce dernier roi du siècle de Saint-Louis, parlant peu ou pas, laissant la plupart du temps ses collaborateurs en première ligne. Et cependant assidu au travail. Un Roi pieux qui fût bien parti en Croisade, et qui pourtant combatta le Pape et anéantira les Templiers sans en tirer, quoi qu'on ait pensé, le moindre profit financier. Un Roi sans cesse en lutte, et principalement contre les Flamands qui lui tuèrent du bien beau monde, et entamaient prématurément la guerre de Cent ans. Un Roi toujours désargenté, et usant de la dévaluation – mais en une ère de stabilité – tout autant que les Ministres des Finances de la quatrième République. Un Roi apparemment fidèle et chaste, mais qui ne fit pas école : qu'on songe à ses brus

s'esbaudissant en Tour de Nesle. Une seule passion : la chasse, dont incidemment il mourut.

Voilà un règne-cheville. On s'émerveille de voir s'aller jeter dans la gueule du loup, par respect de la parole donnée, par fiance en les liens savants de la chevalerie, des gens que tout menace : c'est le Moyen-Âge féodal. On voit aussi se tisser les chaînes de l'État Jacobin : c'est la révolution des Temps Modernes qui, encore floue, s'amorce. On rêve d'Europe et on a pour banquiers Biche et Mouche, ces Florentins cousus d'or : c'est la Renaissance qui taquine déjà. Gouvernail et boussole se sont imposés, les bombardes de Crécy ne sont pas loin, quoique peu fiables.

À la lecture, quelquefois, on trouve un brin d'austérité. Jean Favier n'est, et ne veut pas être, Alain Decaux. Finalement, échappant à l'événementiel et aux affaires de cuisses, son *Philippe le Bel* est un solide chef-d'œuvre, que vient conforter une excellente documentation. Je comprends mieux un Roi. Je crains de ne pas plus l'aimer !

J'approche de la Mairie. Une gamine – quatorze, quinze ans... – traverse la rue nonchalamment presque, secouant à un mètre de mon capot sa blonde queue de cheval. Son regard est mutinerie, moquerie, défi. Dieu ! Qu'elle est belle, la garce.

28 février

J'ai traversé les espaces libres et touffetés d'herbe rare du lycée de Raincy, contournant le gymnase, des bâtiments annexes, empruntant une allée qui se perdait au fond du parc. Des jeunes gens s'acharnaient au football, d'autres s'ébrouaient sous les arbres : heureux lycée, dont l'étang et le reste du bois font, à l'œil du promeneur, un air de thébaïde. Le soleil réchauffait le froid, il parlait de printemps. Pour la première fois, ou presque. Je me revoyais à seize ans, en seconde, ailleurs. Dominique est venue au-devant de moi : grande, le visage rond, les joues roses, point jolie, mais gracieuse, avec un mélange de sérieux et de sourire dans la physionomie. Elle m'a montré des poèmes, j'en aimai quelques-uns, les derniers surtout, autre chose tout de suite qu'une insipide rimaille ou un découpage fantoche et prétentieux, style mauvais Prévert. Non, les images étaient belles, le vocabulaire riche. Timidement, mais sans faiblir, elle en a lu certains, ceux qu'elle préférait, à haute voix. Diction parfaite. J'avais devant moi une jeune fille de qualité, comme on eût dit jadis d'un honnête homme, plus romantique au second abord qu'au premier, fouguese dans

ses élans de voix, musicienne dans ses intonations. Tant de gens mettent si peu en valeur ce qu'ils ont écrit.

Sa chambre – nous y sommes entrés le moment après – avait le charme pudique, plein d'adolescence et de féminité, des boudoirs d'antan. Tout y était ordre, luxe, volupté. Sur le Gaveau, des sonates de Haydn, le clavecin bien tempéré, cette Bible de Bach. Il a suffi qu'elle se mît au clavier, qu'elle se laissât, sur ma demande, aller : j'avais deviné une élève du Conservatoire, tranfigurée pendant l'interprétation, puis, au lever lent des mains sur l'ultime accord, me fixant gentiment et s'éclairant à mon admiration. Que Musset l'eût aimé, Gide peut-être aussi, le premier pour le feu que je pressentais en elle, le second pour sa maîtrise du doigté ! Moi-même, j'ai éprouvé quelque plaisir à la révélation d'une énergie que soulignait un corps épanoui, mais sans excès, sous une longue robe beige clair. Enfin – c'était le but même de ma visite – elle a chanté deux chansons de sa composition, qu'elle accompagnait au piano, de ces chansons que l'on sent riches et profondes, de ces chansons qu'on offrirait à Anne Sylvestre ou Anne Vanderlove.

Je suis sorti, le soleil m'a repris : l'âme, autant que le corps, baignait dans la neuve lumière. Trente ans de trop, j'avais trente ans de trop.

Ce brouillard épais, laiteux, flottant sur la nature, sur les arbustes blancs de givre, sur les herbes rares. À neuf heures, il s'est illuminé en quelques minutes ; un soleil – cachet d'aspirine – couvait sur ma gauche et jouait à cache-cache avec les nuées s'estompant, puis a jailli, triomphe et résurrection, d'un bouquet de bouleaux plaqué sur le ciel bleu. J'ai sifflé le *Messie* de Haendel.

3 mars

L'exposition Chardin, au Grand Palais. Oh ! Rien de pompeux, rien de rutilant, rien d'antique. C'est le triomphe du quotidien, vu à la perfection par un artisan de génie. Les natures mortes sont d'une vie étonnante : volailles ou lapins, oranges ou fraises ont un air sensuel, ils sont là, on se plairait à y porter le doigt, on éprouve le désir du narrateur de Proust dans la cuisine de Françoise, et son plaisir naturellement. À s'approcher trop, les détails vus de loin deviennent flous : art suprême qui sollicite l'imagination. Les objets n'offrent jamais l'impression du figé : souvent placés en un fragile équilibre, touchés de la grâce par la lumière, ils chantent...

Cette simplicité poétique des choses, nous la retrouvons dans les scènes à personnages, la plupart du temps empruntées au monde urbain, souvent petit-bourgeois, ou domestique. Même alors, les objets retiennent l'œil, tels, quand apparaît un enfant, voire une grande personne, les jouets qui le captivent, tatou, osselets (curieusement, celui qu'on nomme le « père » est une boule, non un cinquième osselet), cartes posées en édifice, volant que tient une fillette.

Nulle violence, nul éclat : la maîtresse de maison, la blanchisseuse, la dame prenant le thé, la fille de cuisine font les gestes humbles, ou habituels, en silence, et sans guère de témoin, à l'occasion, qu'un enfant. Du dépouillement vient que les ustensiles conservent un langage, ils ont une âme. Au reste, les femmes, en un temps où Watteau les rend badines, et Boucher grassouillettes, n'éveillent aucun désir. Le minois, parfois, reste songeur ; rarement il sourit. Il est vrai que les personnages jamais ne posent : l'une rince une poêle, l'autre cachète son courrier.

Sans doute Chardin lui-même était-il un être posé, cultivant avec autorité sa discrète maîtrise, de ces solides pince-sans-rire dont les fantaisies gardent le sérieux et désarment les rieurs : celui-ci s'affuble, pour son auto-portrait, d'un abat-jour. Qui aurait envie de s'en moquer ?

« Qui vit /sans folie n'est pas si sage qu'il croit ». Du La Rochefoucault, gentiment cité dans un livre évoquant la vie quotidienne, au cours de la dernière guerre. Ce n'est pas de la haute littérature, mais j'y prends un bain de jouvence.

Y. M. s'est installé dans un studio de la rue d'Assas, au second étage d'un immeuble vieillot, auquel on accède par un étroit escalier à vis qui sent l'intimité. L'appartement est conçu pour un solitaire, ordonné si possible, vu l'exiguïté, ce qui d'ailleurs correspond au portrait de l'hôte : un jeune homme rangé. Il s'est dépouillé de son affectation, on dirait que l'enfance a regagné le visage, le corps, mais dans le calme. Beaucoup plus d'intériorité : la lecture, le compagnonnage avec la musique, l'ont favorisée. Une sexualité, dont il perçoit déjà qu'elle assurera des joies, et de moins en moins le bonheur, y est aussi pour beaucoup. Aux murs, un portrait de Proust, des photographies de bustes d'adolescents antiques, sont des points sur les i, comme la tasse d'excellent thé au jasmin qu'il offre. Sa voix, lorsqu'il répond au téléphone, demeure ferme et douce : elle aussi a gagné en maîtrise, sans rien perdre de son charme.

Les chanteurs se multiplient dans les compartiments de métro : ils chantent en anglais, s'accompagnant de la guitare, mais font la quête en français, sans que s'émeuvent les voyageurs. On s'habitue à tout. Puis, ça ne fait de mal à personne.

4 mars

À poursuivre – à survoler même – ce livre de *Souvenirs d'un J3*, qui est d'une lecture facile et d'un style banal, mais qui ravive très exactement les scènes que nous avons vécues, adolescents de la guerre ; je comprends que la jeunesse ait du mal à s'imaginer une telle époque, ses émotions, ses privations et sa foule d'interdits. Mes copains juifs restaient essentiellement mes copains, je pressentais que Pétain se trompait de résistance, le lycée était le carrefour de tous les courants : oui, je retrouve dans ce livre ma vie d'alors, et même la scène du gamin introduit dans l'appartement des Allemands, je l'ai vécue.

Je reviens un instant à Chardin, à cause de détails. Il peint un livre, à tranche rouge, j'admire que les feuilles soient si bien rendues, je m'approche et ne vois plus que du flou ; on dirait alors la technique de Renoir. Ou encore, je me penche sur les scènes de la vie au logis ; fréquemment, en contrepoint, un second personnage, moins distinct, apparaît dans une

pièce retirée ; on dirait, là, que les Le Nain viennent de passer. Si bien que Chardin est parfaitement à sa place, héritier des uns, précurseur des autres. Des Le Nain, il a les chats, de Renoir le teint blafard de certaines femmes. De lui-même, fidèle à la quotidienneté, il ne peint ni la religion, ni l'armée ; mais ses petits messieurs ont un air de Mozart.

À côté des pièces réservées à Chardin, une autre exposition occupe le Grand-Palais, ressuscitant la Préhistoire et la Haute-histoire de l'actuelle Eurasie soviétique, celle qui précéda les Scythes. Je me dis que c'était hier. Amusante vision : un jeune homme, accompagné d'une femme non moins jeune, porte avec aisance une espèce de chapeau noir presque melon, et au cou un foulard blanc sur une chemise largement échancrée ; parmi les visiteurs, il tranche résolument, et quoiqu'il m'agace un peu, je le trouve charmant. J'imagine un héros de Thomas Mann.

8 mars

Holocauste est, paraît-il, une révélation pour les Français. Ils avaient les yeux voilés et les oreilles bouchées, alors. Tout n'avait-il pas été dit bien avant ? Débat âpre, et par divers côtés décevant à la suite du dernier épisode de la série. L'excellent est qu'un intervenant se soit évertué à montrer la responsabilité internationale, dès 1933, en cette montée de l'horreur. Mais Simone Veil a commis des maladresses vis-à-vis des jeunes gens présents à l'émission, refusant les questions politiques – tout est politique, du reste – relatives à Hersant, aux pays concentrationnaires. Une, d'ailleurs, fait frémir : « Qui s'est soucié d'arrêter le génocide au Cambodge, pendant deux ans ? » Beau et noble visage de Marie-Claude Vaillant-Couturier, qui eût méritée d'être plus sollicitée.

Au musée du Vieux-Montmartre...

[Non, je me tais un instant. Le second mouvement de la *Pastorale* me bouleverse. Silence où mon âme bouillonne].

Au club X... Nita Corelli me présentait, et disséquait mon œuvre, si ce mot ne pue pas la prétention. Elle avait sous les yeux, pour ma biographie (ah ! qu'écrire d'autre) des notes que ma machine avait frappées d'un seul jet. Difficile de se résumer, et pourtant, acte profitable à soi-même : « ...Je suis né bâtard, de mère connue et de père flamand. Cela m'a toujours donné des idées. Mais comme ma mère s'accorda avec un homme charmant, et alsacien de surcroît par ses origines, j'ai fini protestant, de ce protestantisme rieur comme un vin de Riquewhir. Quoi qu'il en soit, j'étais né, et le suis encore... » Bon départ ! Comment cela s'achève-t-il ? « Pour